



# L'HIVER DES LOUVES

Studio Thriller

# L'Hiver des Louves

*Par Studio Thriller*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Corps sous la Glace	4
Chapitre 2 : L'Appel du Passé	11
Chapitre 3 : Le Sceau de la Meute	17
Chapitre 4 : L'Antre de la Matriarche	22
Chapitre 5 : La Fausse Piste du Cartel	28
Chapitre 6 : L'Ombre du Traître	33
Chapitre 7 : L'Infiltration	39
Chapitre 8 : La Rupture du Pacte	44
Chapitre 9 : Nuit Blanche et Mort Noire	50
Chapitre 10 : Le Face-à-Face au Phare	57
Chapitre 11 : Le Twist Final : Le Sacrifice du Roi	63
Chapitre 12 : Linceul de Neige	69

# Chapitre 1

## Le Corps sous la Glace

Bastia ne dort pas. Elle grelotte.

Le vent s'est levé sur le port de commerce avant de s'engouffrer dans les ruelles de la citadelle, charriant un sel amer et des promesses de tempête. Mais ici, dans la zone industrielle de Tragone, l'air est immobile. Figé. Un froid de cryostase qui transforme la sueur en aiguilles de verre.

Au centre d'un bassin de rétention oublié, entre les carcasses de camions et les entrepôts de tôle ondulée, le lac n'est plus de l'eau. C'est un bloc de basalte translucide.

Le capitaine Antoine Miller ajusta son col. L'odeur était particulière. Ce n'était pas encore le relent de la putréfaction, mais celui, métallique et stérile, de la morgue à ciel ouvert. Sous ses pieds, la glace craqua. Un bruit de coups de feu étouffés.

— Ne bougez plus, Capitaine, lança une voix derrière lui. L'épaisseur est instable à cause des résidus d'hydrocarbures.

Miller se figea. Devant lui, à trois mètres, un visage émergeait de la surface. Ou plutôt, il semblait prisonnier d'une vitrine d'exposition macabre.

Marc Valoine.

Le comptable du clan des « Louves ». L'homme qui transformait le sang en chiffres et la peur en dividendes. Il était là, à genoux sous la glace, le buste incliné vers l'avant,

les yeux grands ouverts sur l'éternité. La réfraction de la lumière lui donnait un air de poisson abyssal, déformé, monstrueux.

— On a le groupe thermique ? demanda Miller sans quitter le mort des yeux.

— En place, répondit un technicien de la PTS (Police Technique et Scientifique) en combinaison blanche. On va découper la plaque. Si on essaie de le briser, on explose les tissus. On veut un bloc propre.

Le vrombissement d'une tronçonneuse à béton déchira le silence de la zone industrielle. Des étincelles jaillirent, contrastant avec la pâleur du site. L'acier mordit la glace. Une vapeur épaisse s'éleva, masquant un instant le visage de Valoine.

Miller recula. Il alluma une cigarette, une habitude qu'il n'arrivait pas à perdre malgré l'interdiction formelle sur les scènes de crime. Le tabac froid se mêla à l'iode. Bastia, à quelques kilomètres de là, scintillait comme une guirlande électrique défaillante.

Il pensa aux Louves. Ce clan de femmes qui tenait la Haute-Corse d'une main de fer gantée de velours. Depuis la mort du patriarche Orsoni, c'était sa veuve et ses trois filles qui géraient le business. Les cercles de jeux à Paris, le racket sur le port, et surtout, le blanchiment. Valoine était leur cerveau. Leur grand argentier.

On ne tue pas un homme comme Valoine sans une raison qui dépasse le simple règlement de comptes.

— Capitaine ! On y est.

Le bloc de glace fut extrait à l'aide de sangles et d'un bras articulé. Un cube parfait d'un mètre de côté. À l'intérieur, le corps de Valoine semblait flotter dans un vide interstellaire.

Miller s’approcha. Le technicien pointa une lampe halogène sur la main droite du cadavre.

— Regardez ça.

Miller plissa les yeux. Le froid lui brûlait les sinus.

La main droite de Valoine était déployée, comme s’il cherchait à saisir quelque chose. Il manquait l’index, le majeur et l’annulaire. Les coupures étaient nettes. Précises. Aucun éclat d’os ne dépassait. C’était l’œuvre d’une pince monseigneur ou d’un sécateur industriel.

— La signature, murmura Miller.

— Un châtiment interne ? demanda le technicien.

— Pire que ça. Chez les Louves, quand on vous coupe les trois doigts du milieu, ça veut dire deux choses : tu as volé dans la caisse, et tu n’auras plus jamais l’occasion de compter. C’est la « Trinité des Voleurs ». Une vieille règle des bergers du Niolu appliquée à la finance moderne.

\*\*\*

Deux heures plus tard. Commissariat de Bastia.

L’ambiance changea radicalement. Miller quitta le gel de Tragone pour l’atmosphère oppressante des bureaux. Ici, l’air était saturé de l’odeur des vieux dossiers, de café brûlé et de billets de banque.

Dans la salle des scellés, trois sacs de sport saisis la veille lors d’une perquisition

dans un cercle de jeux clandestin traînaient sur une table en inox. Des liasses de cinquante euros. Des milliers. L'odeur de l'encre fraîche et du papier pressé était entêtante. Une odeur de pouvoir.

Miller entra dans le bocal, le centre d'écoutes téléphoniques. Le « murmure des ondes ».

Le ronronnement des serveurs était constant. Des dizaines d'écrans affichaient des spectres de fréquences, des pics de voix, des SMS interceptés. C'était le royaume des « Grandes Oreilles ».

— Tu as quelque chose, Legrand ?

Le technicien radio, un homme aux cernes profonds, ne quitta pas son écran des yeux. Ses doigts dansaient sur le clavier.

— On a capté un signal IMSI-catcher près de la zone de Tragone une heure avant la découverte du corps. Un téléphone prépayé. Un seul appel. Trente secondes.

— Destinataire ?

— Un numéro crypté. Localisé dans les falaises, du côté de Bonifacio. Mais ce n'est pas le plus intéressant, Capitaine. Écoutez le bruit de fond.

Legrand appuya sur une touche. Un grésillement emplit la pièce, puis une voix d'homme, basse, terrorisée. Celle de Marc Valoine.

\*« Je n'ai pas les codes. Elle les a changés. Je vous jure, la petite les a changés ! »\*

Puis, un bruit sec. Un claquement. Et le vent. Le même vent qui hurlait sur les falaises de Bastia.

— La petite ? répéta Miller. La benjamine des Orsoni ? Léa ?

— C'est ce qu'on suppose. Mais regardez la fréquence de l'appel, Capitaine. Ce n'est pas du GSM classique. Ils utilisaient une ligne satellite sécurisée, du matos militaire.

Miller se redressa. Le meurtre d'un comptable était une affaire locale. L'utilisation de technologies de cryptage de haut niveau transformait l'enquête en guerre d'État.

Il repensa à la main de Valoine. Trois doigts en moins.

Soudain, une intuition le frappa. Une de ces décharges d'adrénaline qui lui servaient de boussole.

— Legrand, remonte la trace de Valoine sur les six derniers mois. Je ne veux pas ses comptes en banque, je veux ses déplacements physiques. Partout où il y a eu de la glace.

— De la glace ? On est en Corse, Capitaine. À part les sommets du Monte Cinto...

— Pas de la glace naturelle. De l'azote liquide. De l'industrie. Cherche du côté des laboratoires pharmaceutiques ou des centres de conservation.

Legrand fronça les sourcils mais se mit au travail. Miller sortit sur le balcon du commissariat. Le vent s'était calmé, mais l'humidité était pire. Il regarda la mer, noire, impénétrable.

Son téléphone vibra. Un message anonyme.

\*« Le corps n'était qu'un coffre-fort. Les clés sont dans sa gorge. »\*

Miller sentit une goutte de sueur froide couler dans son dos. Il fit demi-tour et courut vers l'ascenseur, direction la morgue.

Le médecin légiste, un homme sec nommé Valli, était en train de nettoyer ses instruments. Le bloc de glace avait fondu aux deux tiers sous des lampes chauffantes. Le corps de Valoine était maintenant flasque, livide.

— Valli ! Ne ferme pas !

— Qu'est-ce qui se passe, Miller ? J'allais entamer l'autopsie thoracique.

— Ouvre la bouche. Regarde dans l'œsophage.

Valli grogna, mais s'exécuta. Il utilisa un écarteur et une lampe frontale. Il plongea une pince chirurgicale dans la gorge du mort.

— Je sens quelque chose... C'est dur. Coincé au niveau de la glotte.

Le légiste tira lentement. Un objet métallique apparut, brillant sous les néons de l'institut médico-légal.

Ce n'était pas une clé.

C'était une fiole en titane, hermétiquement scellée, gravée d'un emblème que Miller reconnut immédiatement. Une tête de louve stylisée, entourée de runes anciennes.

— C'est quoi ? demanda Valli, fasciné.

— Une capsule de stockage cryogénique, répondit Miller, la voix blanche.

À cet instant, les lumières du laboratoire vacillèrent. Un bourdonnement sourd

envahit le bâtiment. Les écrans des moniteurs cardiaques, pourtant éteints, s'allumèrent simultanément, affichant un seul message en boucle :

**\*\*PROPRIÉTÉ DU CLAN. NE PAS OUVRIR.\*\***

Le haut-parleur du couloir crachota. Une voix de femme, calme et glaciale, s'éleva dans le silence de la morgue.

— Capitaine Miller, vous avez exactement trente secondes pour reposer cette fiole et quitter la pièce. Passé ce délai, le système d'extinction automatique au gaz halon se déclenchera. Et vous savez comme moi que l'halon ne fait pas de distinction entre les morts et les vivants.

Miller regarda la fiole. Il regarda Valli.

La porte blindée de la morgue se verrouilla dans un déclic hydraulique sinistre.

Le compte à rebours s'afficha sur l'écran du légiste.

*\*29... 28... 27...\**

Miller serra la fiole dans sa main. Le métal était encore brûlant de la chaleur interne du cadavre. Il comprit alors que Valoine n'avait pas été tué pour ce qu'il savait, mais pour ce qu'il transportait.

Et les Louves ne comptaient pas le laisser sortir vivant avec le secret de leur hiver.

# Chapitre 2

## L'Appel du Passé

### CHAPITRE : L'APPEL DU PASSÉ

Le vent de Bastia ne caresse pas. Il lacère.

Elias Thorne remonta le col de son vieux trench-coat, le cuir usé craquant contre ses oreilles. Sur les falaises, les embruns salins se mélangeaient à la fumée de sa cigarette, une \*Gauloise\* sans filtre qui brûlait trop vite. En bas, le port de commerce ressemblait à un cadavre de métal dévoré par la rouille.

Il n'était plus flic. Pas officiellement. La révocation était tombée deux ans plus tôt, un dossier « classé secret défense » qui lui avait coûté son insigne et sa dignité. Aujourd'hui, il n'était plus qu'une ombre dans les angles morts de la ville.

Il poussa la porte du \*Cercle de l'Alta\*, un club de jeu clandestin niché dans une cave voûtée. L'odeur le frappa comme un uppercut : tabac froid, sueur d'adrénaline et le parfum métallique, presque électrisant, des liasses de billets neufs.

Au fond, près de la table de baccara, elle l'attendait.

### L'Innocence des Fauves

Chloé. La benjamine du clan. Chez les Louves, elle était l'anomalie. Trop de lumière dans le regard pour une lignée qui prospérait dans l'obscurité. Elle portait un manteau de cachemire gris, aussi sobre qu'élégant, contrastant avec la brutalité du lieu.

— Vous êtes en retard, Elias, dit-elle sans lever les yeux de ses jetons.

— Le vent est de face. Et les fantômes marchent lentement.

Elle posa une pile de billets sur le tapis vert. Perdu. Elle s'en moquait. L'argent n'était qu'un outil pour sa famille, pas un but.

— Valoine est mort, lâcha-t-elle.

Thorne ne cilla pas. Il connaissait le nom. Valoine était le « transporteur » attitré de la matriarche. Un homme discret, efficace, désormais réduit à l'état de viande froide sur une table d'autopsie de la PJ.

— Exécution punitive, répondit Thorne. C'est ce qui se dit sur le port. Une erreur de livraison.

Chloé se tourna enfin vers lui. Ses yeux étaient injectés de sang. Elle n'avait pas dormi.

— C'est un mensonge. Ma mère veut qu'on le croie. Les Louves l'ont sacrifié, mais pas pour une faute. Pour un secret. Valoine n'était pas un traître, c'était un gardien.

Elle glissa un objet sur la table, dissimulé sous un sous-verre en cuir. Thorne le récupéra d'un geste vif.

Une clé de consigne. En laiton lourd. Marque \*Fichet\*. Un modèle ancien, utilisé dans les gares ou les vieux terminaux maritimes.

— Je l'ai trouvée, murmura-t-elle. Dans la doublure de son manteau, avant que la police n'embarque le corps. Ma famille ne sait pas que je l'ai. Si elles l'apprennent, je finirai comme lui.

— Pourquoi moi, Chloé ?

— Parce que vous n'appartenez à personne. Et parce que vous savez ce que c'est que d'être trahi par les siens.

L'Acier et le Sel

Une heure plus tard, Thorne traversait la zone industrielle. Le ciel était une plaque de plomb.

Il s'arrêta devant un bâtiment anonyme : le Centre de Traitement des Données de la Préfecture. Derrière cette façade administrative se cachait l'un des plus puissants centres d'écoutes téléphoniques de la Méditerranée. Le bourdonnement des serveurs était audible depuis le trottoir, une vibration basse fréquence qui vous prenait dans les dents.

Thorne utilisa ses anciens contacts. Un technicien endetté, une porte de service laissée entrouverte.

L'intérieur sentait l'ozone et le plastique chauffé. Les écrans affichaient des spectres de fréquences, des ondes captées depuis les navires au large, les téléphones satellites des passeurs, les radios de la police.

— Elias, t'as cinq minutes, pas une de plus, souffla une voix dans l'obscurité.

Thorne brancha un terminal portable. Il chercha le signal de la morgue de la PJ.

Il vit les logs. Le verrouillage de sécurité de 03h00. Le déclenchement du gaz halon. Un protocole de confinement de niveau 4, normalement réservé aux risques biologiques majeurs.

— Pourquoi l'halon ? demanda Thorne à voix basse.

Le technicien, derrière lui, pianota nerveusement sur son clavier.

— Pour ne rien laisser. L'halon étouffe le feu, mais il détruit aussi les tissus organiques fragiles. C'est le "nettoyeur" parfait. Pas de cendres, juste des cellules mortes et des preuves chimiques évaporées.

Thorne se figea sur une ligne de code. L'ordre de verrouillage ne venait pas de l'administration policière. Il venait d'un serveur externe. Localisé dans les hauts quartiers. Là où les Louves avaient leur tanière.

Le clan n'avait pas seulement infiltré la police. Il en avait pris les commandes.

La Consigne 314

La clé Fichet le mena au vieux terminal de passagers du port de commerce, un bâtiment Art Déco décrépît où les courants d'air hurlaient comme des âmes en peine.

La consigne 314 était située dans une alcôve sombre, loin des caméras de surveillance. Thorne inséra la clé. Le mécanisme grimaça, luttant contre la corrosion saline.

\*Déclit.\*

La porte métallique s'ouvrit.

À l'intérieur, pas de drogue. Pas d'argent. Juste une sacoche en cuir bouilli, datant d'une autre époque. Thorne l'ouvrit avec précaution.

Il y trouva un magnétophone à bandes \*Nagra\*, un bijou de précision suisse utilisé par les services secrets dans les années 70. À côté, un carnet de notes jauni et une photo en noir et blanc.

Thorne sentit son sang se glacer.

Sur la photo, on voyait un groupe d'hommes devant une grotte, sur le Cap Corse. Au milieu d'eux, son propre père, le commissaire Thorne, disparu en mer vingt ans plus tôt. Et à ses côtés, une femme jeune, au regard d'acier : la matriarche des Louves.

Il enclencha le bouton "Play" du magnétophone. Le souffle de la bande magnétique remplit l'espace exigü.

Une voix d'homme, hachée par les parasites, s'éleva :

— \*« Le projet "Hiver" ne doit jamais voir le jour. Si la fiole est brisée, ce n'est pas Bastia qui mourra... c'est toute la lignée. On a créé un monstre, Elias. Dis-leur... dis-leur que le passé n'est pas enterré. Il hiberne. »\*

Un bruit de pas résonna derrière lui. Sec. Rythmé. Le bruit de talons hauts sur le béton froid.

Thorne ne se retourna pas. Il sentit le canon d'une arme se presser contre sa nuque. L'odeur de la poudre et d'un parfum cher : \*Nuit de Cellophane\*.

— Vous avez toujours eu trop de curiosité, Elias, dit une voix de femme, mûre et autoritaire. Comme votre père.

— La fiole, murmura Thorne. C'est ça que Miller a récupéré à la morgue ?

— Miller est déjà mort, Elias. Il ne le sait pas encore, mais le gaz halon n'était qu'un

retardateur. Le vrai danger, c'est ce qui s'est échappé de la fiole quand il l'a touchée.

Thorne sentit la pression de l'arme augmenter.

— Donnez-moi ce magnétophone, Elias. Ou je vous promets que votre hiver commencera ce soir.

À l'extérieur, une sirène de brume déchira le silence du port. Thorne serra le carnet contre lui. Il comprit enfin.

L'Hiver des Louves n'était pas une métaphore. C'était une arme.

Et il venait d'en libérer le premier souffle.

\*\*\*

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Alors que Thorne s'apprête à se rendre, une explosion sourde secoue le terminal. Les lumières vacillent et s'éteignent. Dans l'obscurité totale, un cri inhumain retentit, suivi d'un bruit de verre brisé. Thorne sent une main glaciale saisir son poignet, mais ce n'est pas celle de la femme à l'arme. C'est une main qui semble sortir de la consigne elle-même.\*

# Chapitre 3

## Le Sceau de la Meute

### CHAPITRE : LE SCEAU DE LA MEUTE

Le noir fut instantané. Une absence de lumière si totale qu'elle en devenait solide. L'explosion n'avait pas été un fracas, mais une onde de choc sourde, un déplacement d'air qui fit claquer les tympanes de Thorne.

L'odeur arriva une seconde plus tard : ozone, poussière de béton et ce parfum métallique, écœurant, de sang vaporisé.

La main glaciale serrait toujours son poignet. Elle n'appartenait pas à un vivant. Les doigts étaient rigides, mus par une tension post-mortem ou un mécanisme que Thorne refusait d'imaginer. Il hurla intérieurement, tira de toutes ses forces. Un craquement sec. Un os qui cède. La main resta fixée à son bras, séparée de son corps d'origine, comme un bracelet de chair morte.

Thorne recula, trébucha contre un banc de métal. Le cri inhumain retentit à nouveau. Ce n'était pas un loup. C'était le son d'une gorge humaine dont les cordes vocales avaient été distendues par un produit chimique. Le gaz halon. Le retardateur de Miller.

— Elias ?

La voix de la femme à l'arme était instable. Un clic métallique : elle cherchait sa cible avec une lampe tactique. Le faisceau blanc déchira l'obscurité, balayant les casiers défoncés.

Thorne ne réfléchit pas. Il plongea dans la consigne ouverte, celle d'où la main était sortie. Ses doigts rencontrèrent une surface froide, anguleuse. Pas de la chair. Du cuir et de l'acier. Il s'engouffra dans l'étroit compartiment alors qu'une rafale de 9mm déchiquetait le casier voisin dans un vacarme de cloches d'enfer.

Il était là. Le Sceau.

\*\*\*

Vingt minutes plus tard. Thorne rampait dans les conduits d'évacuation du terminal sud. L'air était saturé de sel et de kérosène. À chaque mouvement, la main coupée, qu'il n'avait pas encore eu le temps d'arracher de sa manche, battait contre son flanc comme un fétiche macabre.

Il finit par s'extraire sur une corniche surplombant les falaises de Bastia. En bas, la mer Tyrrhénienne bouillonnait, un chaos d'encre et d'écume blanche. Le vent cinglait son visage, emportant l'odeur de la poudre.

Il sortit l'objet de sa veste.

Ce n'était pas une fiole. C'était un registre. Un volume épais, relié en peau de chèvre, scellé par une plaque d'argent gravée d'une tête de louve hurlante. L'emblème de la Matriarche. La relique sacrée du clan.

Thorne utilisa son couteau de poche pour faire sauter le sceau.

À l'intérieur, pas de poésie, pas de généalogie mystique. Des colonnes de chiffres. Des codes Swift. Des coordonnées GPS. Et des noms qui n'avaient rien de corse.

\*Cartel de Sinaloa. Vory v Zakone. Triades de 14K.\*

L'acier chirurgical des laboratoires de la police technique n'aurait pu disséquer plus froidement le mensonge. Thorne feuilleta les pages, ses yeux scannant les transactions. Les Louves, ce clan légendaire qui prétendait protéger l'île contre l'envahisseur depuis des siècles, n'étaient que des courtiers. La Matriarche ne régnait pas sur une meute ; elle gérait un hub logistique pour l'héroïne de synthèse et le trafic d'organes.

L'indépendance historique du clan était une façade. Une marque de fabrique pour rassurer les nostalgiques et effrayer les audacieux.

— Tout est à vendre, murmura Thorne. Même l'hiver.

Un bourdonnement familier fit vibrer ses molaires. Le signal des centres d'écoutes téléphoniques de la DGSI, installés sur les hauteurs. Ils balayaient la zone. S'il restait ici, sa signature thermique serait repérée en trente secondes.

Il se releva, le registre contre son cœur. Il comprenait enfin pourquoi Miller devait mourir. Ce n'était pas pour ce qu'il avait volé, mais pour ce qu'il avait compris : l'Hiver des Louves n'était pas une révolution armée. C'était une liquidation judiciaire à l'échelle d'un pays.

\*\*\*

Thorne trouva refuge dans une planque connue de lui seul : un ancien cercle de jeux clandestin, niché dans les sous-sols d'une tannerie désaffectée.

L'odeur était une relique du passé : tabac froid, sueur d'adrénaline et le parfum sucré, presque écœurant, des billets neufs. Des piles de vieux francs et de lires dévalorisées pourrissaient dans des coffres ouverts.

Il s'assit à une table de baccara, la seule encore debout. Sous la lumière vacillante d'un néon agonisant, il étudia la dernière page du registre.

C'était un contrat de bail. Le clan des Louves louait l'accès exclusif aux eaux territoriales corses à un conglomérat étranger. En échange, la Matriarche recevait des "unités de traitement".

Thorne sentit un frisson parcourir sa nuque. Les "unités de traitement" n'étaient pas des machines.

Il repensa à la main glaciale qui l'avait saisi dans la consigne. À la texture de la peau. Ce n'était pas un cadavre. C'était un hybride. Quelque chose que les laboratoires de la police technique ne sauraient même pas classer.

Un bruit de pas résonna dans l'escalier de fer. Lent. Rythmique.

Thorne éteignit le néon. Le silence de la cave fut remplacé par le bourdonnement électrique des centres d'écoutes, captant les ondes de la ville au-dessus d'eux.

— Elias, dit une voix d'homme, basse et calme. Tu as toujours eu le don de déterrer ce qui devrait rester sous terre.

Thorne ne répondit pas. Il sortit son arme, un Beretta 92FS, et l'arma sans un bruit.

— Le registre que tu tiens, reprit la voix, n'est pas un livre de comptes. C'est une liste d'invités. Et tu n'es pas sur la liste.

L'homme s'arrêta à la limite de l'ombre. Thorne ne voyait que ses chaussures, des richelieus impeccables, vernies, brillant dans la pénombre comme deux éclats de scalpel.

— La Matriarche a passé un accord, Thorne. L'Hiver arrive parce que nous avons besoin que tout gèle. Pour que plus rien ne bouge. Pour qu'on puisse enfin... trier.

— Trier quoi ? grogna Thorne.

— Le bon grain de l'ivraie. L'humain du produit.

L'homme fit un pas de plus. La lumière toucha son visage. Thorne retint un haut-le-cœur. La moitié droite du visage de l'inconnu était couverte d'une membrane translucide, laissant apparaître des circuits de fibre optique greffés à même l'os.

— Donne-moi le Sceau, Elias. Ou je laisse la Meute entrer.

À cet instant, Thorne entendit un grattement contre les murs de briques de la cave. Puis un autre. Des dizaines. Des centaines de griffes sur le béton.

Le vent salin s'engouffra soudainement dans la pièce, éteignant les dernières bougies. Dans le noir, des pupilles jaunâtres s'allumèrent, une à une, formant un cercle parfait autour de lui.

Thorne comprit alors la vérité finale : le registre n'était pas la preuve d'une trahison. C'était le manuel d'instructions.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Thorne glissa sa main dans la couverture du registre et sentit un relief qu'il n'avait pas remarqué. Une petite puce RFID dissimulée sous le cuir. Au moment où il la pressa, une voix synthétique s'éleva du livre, répétée par les haut-parleurs cachés du cercle de jeux : "Séquence de rappel activée. Sujets, regagnez le bercail." Autour de lui, les yeux jaunes ne s'attaquèrent pas à lui. Ils se figèrent, puis les créatures commencèrent à se déchirer la gorge entre elles, dans un suicide collectif frénétique, couvrant Thorne d'un sang noir et bouillant.\*

# Chapitre 4

## L'Antre de la Matriarche

### CHAPITRE : L'ANTRE DE LA MATRIARCHE

Le Cap Corse n'était plus une terre. C'était une enclume. Sous les rafales de la tempête, Bastia disparaissait, noyée dans un linceul de givre et de sel. Elias avançait sur la corniche, le corps incliné à quarante-cinq degrés pour ne pas être arraché à la falaise. Le vent hurlait, une fréquence stridente qui interférait avec les capteurs de son oreillette.

Zéro visibilité.

Il activa la vision thermique de ses optiques de combat. Le monde devint un enfer de nuances bleutées, troué par les taches orange des détecteurs de mouvement périmétriques. Le manoir des Moretti se dressait au-dessus du vide comme une forteresse médiévale greffée sur un centre de données de la Silicon Valley.

Une architecture hybride. La pierre de schiste ancestrale et l'acier chirurgical des renforts parasismiques.

Elias atteignit la première grille. Il ne chercha pas à crocheter la serrure électronique. Il utilisa un brouilleur de signal de courte portée, un modèle de la DGSE détourné, qui satura les récepteurs de l'IMSI-catcher local pendant exactement six secondes. Le temps de basculer par-dessus les piques de fer forgé.

Il retomba dans un silence artificiel. À l'intérieur du domaine, les murs coupaient le vent, mais l'atmosphère était pire. Elle vibrait. C'était le bourdonnement sourd,

constant, des serveurs enterrés sous les jardins. Le bruit de l'information qui transite.  
Le bruit du pouvoir.

L'odeur le frappa en approchant de la véranda : un mélange écoeurant de tabac froid,  
de cire d'abeille et de billets de banque neufs. L'odeur du cercle de jeu familial.  
L'odeur de la "Mère".

Il entra par la buanderie. Pas d'alarme. Pas de chiens.

Juste le vide.

Elias remonta le couloir principal. Ses bottes tactiques ne produisaient aucun son sur  
les dalles de marbre. Il dépassa les bureaux où, d'ordinaire, des hommes en costume  
gris traitaient les flux de blanchiment. Les écrans étaient allumés, affichant des  
graphiques de cryptomonnaies et des transcriptions d'écoutes téléphoniques en temps  
réel. Des fragments de vies interceptées. Des secrets capturés au vol par les antennes  
du toit.

La porte de la bibliothèque était entrouverte. Une lumière ambrée filtrait à travers le  
bois sombre.

— Entre, Elias. Ne reste pas dans le froid. Ta mère n'aime pas le gaspillage d'énergie.

La voix était calme. Granuleuse. Comme du verre pilé dans du velours.

Il entra, son arme au poing, le doigt sur la détente.

Angèle Moretti, "La Mère", était assise derrière un bureau en acajou massif qui  
semblait peser une tonne. Elle ne le regardait pas. Elle maniait une pince de précision  
pour examiner une puce RFID, identique à celle que Thorne venait de découvrir dans  
le registre, sous l'optique d'un microscope chirurgical de pointe.

La pièce empestait la nicotine et le désinfectant.

— Thorne a trouvé le registre, dit Elias. Il a vu les Sujets. Il a vu le massacre.

La Matriarche leva les yeux. Des globes d'un bleu délavé, presque gris, qui semblaient tout scanner, des battements de son cœur à la tension de ses muscles. Elle posa la puce.

— Thorne est un romantique, Elias. C'est son plus grand défaut. Il voit des monstres là où il n'y a que de la biotechnologie appliquée.

— Ils se sont égorgés entre eux sur une simple commande vocale, cracha Elias. C'est ça, ta "gestion de patrimoine" ? Des créatures génétiquement modifiées pour le suicide collectif ?

Angèle se leva. Elle portait une robe de chambre en soie noire, fluide comme du pétrole. Elle contourna le bureau, s'arrêtant devant une baie vitrée où la neige s'écrasait violemment.

— Le monde change, Elias. Les clans corses ne peuvent plus survivre avec des vendettas et des cargaisons de cigarettes. Aujourd'hui, la guerre se gagne dans le génome et la fibre optique. Ce que Thorne a vu n'était qu'un test de sécurité. Un protocole de nettoyage.

— Tu les as créés.

— Non, répliqua-t-elle avec un sourire glacial. Je les ai financés. Mais ce n'est pas moi qui ai activé la séquence de rappel.

Elias fit un pas en avant, le canon du Glock pointé sur la poitrine de la vieille femme.

— Mensonge. La voix dans le registre...

— Est une synthèse vocale, l'interrompit-elle. N'importe qui possédant le code source peut l'imiter. Tu penses vraiment que je détruirais des années de recherche et des millions d'euros d'investissement juste pour effrayer un fils prodigue ?

Elle désigna un écran mural d'un geste sec. Une carte satellite de la région de Bastia s'afficha, parsemée de points rouges clignotants.

— Les "Chiens de Fer", murmura-t-elle.

Elias sentit un froid plus intense que la tempête glisser le long de sa colonne vertébrale. Les Chiens de Fer. Un gang rival, né dans les banlieues industrielles du continent, connu pour leur brutalité chirurgicale et leur mépris total des codes d'honneur insulaires.

— Ils ont infiltré nos serveurs de commandement il y a trois heures, continua Angèle. Ils ont récupéré les fréquences de contrôle des Sujets. Ce n'est pas moi qui ai ordonné ce suicide collectif, Elias. C'est une provocation. Une déclaration de guerre. Ils veulent nous montrer qu'ils possèdent désormais la laisse de nos propres monstres.

— Et pourquoi ils ne t'ont pas tuée, si ils ont le contrôle ?

Le regard de la Mère se durcit. Elle s'approcha d'Elias, ignorant l'arme. Elle posa une main osseuse sur son épaule. Ses doigts sentaient le soufre et le vieux papier.

— Parce qu'ils n'ont pas encore trouvé le "Sujet Zéro". Celui qui n'a pas besoin de puce pour obéir. Celui qui est dans cette pièce.

Un signal sonore retentit sur le bureau. Un bip d'urgence, strident, répétitif.

Elias se tourna vers l'écran. Les points rouges ne clignotaient plus. Ils convergeaient. Tous vers la même direction. Le manoir.

— Ils arrivent, n'est-ce pas ? demanda Elias.

— Ils sont déjà là, répondit la Matriarche en reprenant sa place derrière son bureau, imperturbable. Mais ils font une erreur tactique majeure. Ils pensent que je suis la cible.

Elle pressa un bouton sous son bureau. Un panneau mural coulissa, révélant une armurerie digne d'une unité d'élite du GIGN : fusils d'assaut HK416, munitions perforantes, grenades thermobariques.

— Ils ignorent que le "Sujet Zéro" a une conscience. Et qu'il a très faim.

Soudain, le courant sauta. Le manoir fut plongé dans le noir complet. Le ronronnement des serveurs s'arrêta brutalement, remplacé par le sifflement du vent qui s'engouffrait par une vitre brisée à l'étage inférieur.

Dans le silence de mort qui suivit, un bruit s'éleva. Non pas celui des Chiens de Fer.

C'était un hurlement. Long. Métallique. Un cri qui ne sortait d'aucune gorge humaine. Il venait des conduits de ventilation, juste au-dessus de leurs têtes.

Elias leva son arme vers le plafond.

— Mère... qu'est-ce que tu n'as pas dit à propos du Sujet Zéro ?

La voix de la vieille femme s'éleva dans l'obscurité, plus tranchante que jamais :

— J'ai dit qu'il était dans cette pièce, Elias. Je n'ai pas dit qu'il était de ton côté.

**\*\*CLIFFHANGER :\*\***

\*Un craquement sourd fit vibrer le plafond de la bibliothèque. Elias sentit une goutte d'un liquide visqueux et chaud tomber sur son front. Il essuya la substance : du sang noir. En levant les yeux, il vit, à travers les lunettes de vision nocturne qui se réinitialisaient, une silhouette massive accrochée aux boiserie du plafond, dont les pupilles jaunes ne se contentaient pas de briller : elles pulsaient au rythme de son propre cœur.\*

# Chapitre 5

## La Fausse Piste du Cartel

**\*\*CHAPITRE : La Fausse Piste du Cartel\*\***

Le sang noir sur son front brûlait comme de l'acide. Elias ne cilla pas. Dans l'obscurité de la bibliothèque, le Sujet Zéro n'était qu'une masse de muscles striés et d'instinct pur, une anomalie biologique suspendue aux poutres séculaires.

— Reculez, Mère, souffla Elias.

Il ne finit pas sa phrase. L'ombre fondit sur lui. Elias plongea sur le côté, le roulement de son épaule écrasant des éditions originales du XVIIIe siècle. Il fit feu. Trois détonations sèches. Le bruit mat du plomb s'écrasant dans la chair dense. Pas de cri. Juste un grognement de métal broyé. La créature heurta le sol, rebondit avec une agilité surnaturelle et s'engouffra dans une trappe de service.

Le silence revint, plus lourd qu'avant. La vieille femme lissa sa robe de soie noire, imperturbable.

— Il ne te tuera pas aujourd'hui, Elias. Il a faim, c'est tout. Et toi, tu as une guerre à mener.

Elias ramassa une douille encore chaude. Son esprit tournait à plein régime. L'attaque des Chiens de Fer, l'irruption du Sujet Zéro, l'odeur de trahison qui flottait dans l'air de la demeure familiale. Quelque chose ne collait pas. Les Chiens de Fer étaient des mercenaires, pas des fanatiques suicidaires. S'ils étaient ici, c'est que quelqu'un avait ouvert la porte de l'enclos.

\*\*\*

\*\*Bastia. Trois heures plus tard.\*\*

L'acier chirurgical du laboratoire de la police technique brillait sous les néons blancs. Elias n'avait pas le droit d'être ici, mais à Bastia, le nom des Orso ouvrait plus de portes que n'importe quel mandat fédéral.

Le technicien, un homme nerveux aux doigts jaunis par la nicotine, fit glisser une lamelle sous le microscope électronique.

— Les résidus trouvés sur les gilets tactiques des assaillants, Elias. Ce n'est pas du sable de la côte. C'est de la dolomie. Un calcaire spécifique qu'on ne trouve que dans les carrières du nord de l'île. Ou dans les entrepôts frigorifiques à isolation renforcée.

Elias alluma une cigarette, ignorant les panneaux d'interdiction. L'odeur du tabac froid se mêla à celle de l'ozone et du désinfectant.

— Et l'argent ? demanda-t-il.

Le technicien désigna une pile de billets de cinquante euros saisis sur l'un des mercenaires abattus. Ils étaient neufs. Trop neufs. L'encre sentait encore la presse.

— Billets de banque non circulés. Série consécutive. Ils n'ont pas transité par les circuits habituels du cartel de Cali ou des Albanais. Ils sortent d'une réserve privée.

Elias s'approcha. Il prit un billet, le fit glisser entre ses doigts. Le papier craquait avec une insolence métallique. Un bourdonnement sourd résonnait dans ses oreilles : celui du centre d'écoutes situé à l'étage supérieur. Des milliers de conversations interceptées, filtrées par des algorithmes, et pourtant, la vérité était là, sous ses yeux,

muette.

— Ces billets, murmura Elias. Ils ont été payés pour simuler une invasion.

\*\*\*

Le vent salin et glacial de la Méditerranée fouettait les falaises de la Citadelle. Elias conduisait son vieux Defender sur la route côtière, les phares trouant l'obscurité bitumeuse. La piste de la dolomie l'avait mené vers la zone industrielle du port. L'Entrepôt 44. Une ancienne usine de conditionnement de viande, officiellement fermée depuis la faillite des abattoirs départementaux en 2012.

Il gara le véhicule à deux cents mètres, dans l'ombre d'un hangar désaffecté.

L'ambiance était sinistre. Le givre recouvrait les rails de chemin de fer rouillés. Au loin, le balancement des grues du port ressemblait à des potences géantes se découpant sur le ciel d'encre. Elias vérifia son chargeur. Quinze balles. Pas de droit à l'erreur.

Il pénétra dans l'entrepôt par une fenêtre de toit brisée. L'odeur le frappa instantanément : un mélange de sang rance, de froid industriel et de graisse de moteur.

Il descendit le long d'une passerelle métallique. En bas, des carcasses de bœuf, suspendues à des crocs de boucher, oscillaient doucement sous l'effet d'un courant d'air. Chaque mouvement créait une ombre monstrueuse sur les murs écaillés.

Au centre de la pièce, une table de camping. Dessus, des radios de type militaire et des cartes de la propriété Orso.

Elias s'approcha, le cœur battant au rythme du "Thriller Engine". Il fouilla les

documents. Ce n'étaient pas des ordres de mission du Cartel. C'étaient des fiches de paie. Avec le sceau de la holding familiale "Orso & Associés".

Soudain, un bruit de verrouillage hydraulique résonna. Les portes blindées de l'entrepôt glissèrent lourdement, se scellant dans un fracas de fin du monde.

— Je savais que tu serais le premier à comprendre, Elias.

La voix sortait des haut-parleurs de surveillance. Une voix distordue, mais reconnaissable. Celle de son oncle, Marc-Antoine. Le garant des finances du clan.

— On appelle ça une "False Flag operation" dans le jargon, Elias. Crée un ennemi extérieur pour unifier les louves derrière un seul chef. Le cartel était le coupable idéal. Personne n'aurait posé de questions sur la disparition de ta mère si les Chiens de Fer l'avaient emportée.

— Tu les as payés avec notre propre argent, Marc-Antoine, cracha Elias en balayant la pièce du regard, cherchant une sortie.

— "Notre" argent ? Non. L'argent est à ceux qui savent le dépenser.

Un sifflement commença à remplir l'entrepôt. Un gaz blanc s'échappait des conduits de ventilation. Elias sentit ses muscles faiblir. Ses poumons brûlaient. Il comprit alors le piège. Ce n'était pas un entrepôt de viande. C'était une chambre à gaz moderne, déguisée en vestige industriel.

Il se précipita vers une rangée de carcasses, espérant trouver un outil, une issue. Il bouscula un quartier de viande. Le sac plastique qui l'enveloppait se déchira.

Elias s'arrêta net, le souffle court, malgré le gaz qui l'étouffait.

Ce n'était pas du bœuf.

À l'intérieur de la membrane de plastique transparent, conservé par le froid intense, se trouvait le corps d'un homme. Un homme qu'Elias connaissait bien. Le véritable chef des Chiens de Fer, disparu depuis six mois. Mais ce n'était pas sa présence qui glaça le sang d'Elias.

C'était ce qu'on lui avait fait.

La poitrine de l'homme était ouverte, recousue grossièrement avec du fil d'acier. Et à travers la peau translucide, Elias vit quelque chose bouger. Une lueur jaune pulsait sous le sternum du cadavre. La même lueur que celle des yeux du Sujet Zéro.

Le cartel n'avait jamais été là. Les Chiens de Fer n'étaient que des hôtes. Des incubateurs.

Elias tomba à genoux, sa vision se brouillant. Le dernier son qu'il entendit fut le craquement des côtes du cadavre qui se brisaient de l'intérieur.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Alors que l'inconscience le gagnait, Elias vit la main du cadavre se crispier sur son propre bras. La peau du mort était brûlante. Dans un dernier effort de lucidité, il porta sa main à sa poche pour saisir son briquet, mais une ombre immense se projeta sur le mur devant lui. Le Sujet Zéro n'était pas resté à la bibliothèque. Il était le gardien de la nursery. Et Elias venait d'être choisi comme le prochain berceau.\*

# Chapitre 6

## L'Ombre du Traître

### CHAPITRE : L'Ombre du Traître

La morgue de Bastia est une cathédrale de métal froid. Ici, le silence n'est pas un respect dû aux morts, mais une nécessité technique. Sous les néons oscillants de l'Institut Médico-Légal, l'acier chirurgical brille d'un éclat stérile. Elias fixait le corps sur la table d'autopsie.

C'était Toussaint. Son meilleur indicateur. Un homme qui connaissait chaque fissure des murs de la citadelle et chaque secret des cercles de jeux clandestins.

Il ne restait de lui qu'une enveloppe de cuir pâle.

— Une coupe nette, murmura le légiste en ajustant ses lunettes à monture d'écaille. Précise. Le tueur a sectionné la carotide et la jugulaire d'un seul geste, par l'arrière. Aucun signe de lutte.

Elias s'approcha. L'odeur d'éther se battait contre celle, plus tenace, de la mort récente. Il portait encore les stigmates de la nursery : une cicatrice violacée barrait son avant-bras là où la main du cadavre s'était crispée. Il avait survécu de justesse, l'unité d'intervention ayant forcé les portes de la bibliothèque quelques secondes avant que la « chose » ne termine son œuvre.

Mais le Sujet Zéro s'était volatilisé. Et maintenant, ses témoins tombaient comme des dominos.

— Il a essayé de parler ? demanda Elias, la voix rauque.

Le légiste secoua la tête. Il pointa une pince vers la gorge de Toussaint.

— Regardez l'incision. C'est du travail de professionnel, Elias. Mais il y a un détail. Le tueur a glissé quelque chose dans la plaie après le décès.

Le médecin retira délicatement un petit objet métallique. Un morceau de fil d'acier. Le même fil qui recousait les poitrines des Chiens de Fer dans la nursery.

Un frisson électrique remonta la colonne vertébrale d'Elias. Ce n'était pas seulement un meurtre. C'était une signature. Une mise en garde.

\*\*\*

Elias quitta l'hôpital et s'engouffra dans sa voiture. Le vent salin et glacial de la Méditerranée fouettait les falaises de Bastia, apportant avec lui les embruns de l'hiver qui s'installait. La ville, perchée au-dessus de l'abîme, semblait tenir par miracle contre les éléments.

Il se rendit au « Cercle des Pins ».

C'était un tripot clandestin situé dans l'arrière-boutique d'une charcuterie de luxe. L'ambiance y était épaisse, saturée d'odeur de tabac froid, de café fort et de l'arôme sucré des billets neufs. Ici, l'argent ne dormait jamais. Les hommes qui s'y trouvaient portaient des costumes trop chers et des regards trop sombres.

Elias poussa la porte. Le bourdonnement des conversations s'arrêta net.

— Toussaint est mort, annonça-t-il, sans préambule.

Au fond de la salle, un homme aux cheveux gris, le « Corse », ne leva même pas les

yeux de son jeu de cartes.

— C'est une ville dangereuse pour ceux qui ont la langue trop pendante, Elias. Tu devrais le savoir.

Elias s'avança, renversant une chaise. Il posa ses mains à plat sur la table recouverte de feutre vert.

— Il devait me rencontrer à quatre heures du matin sur le port. On n'était que deux à connaître le lieu et l'heure. Lui, et moi.

Le Corse sourit, révélant des dents tachées par la nicotine.

— Ou alors, un troisième homme écoutait.

Elias se figea.

Il pensa au centre de surveillance de la PJ. Au service des écoutes téléphoniques, le SIST (Service Interministériel de Secours Technique). Des kilomètres de câbles de cuivre et de fibres optiques qui couraient sous la ville comme des veines. Des techniciens payés pour capturer le moindre murmure sur les ondes GSM et les fréquences radio.

— Mes lignes sont sécurisées, lâcha Elias. Cryptage AES-256. Clé tournante.

— Le cryptage n'arrête pas un homme qui est déjà dans la pièce, répondit le Corse en abattant ses cartes. Un carré d'as. Tu cherches un fantôme, Elias. Mais les fantômes ne tuent pas avec du fil d'acier. Ils utilisent des complices.

\*\*\*

Vingt minutes plus tard, Elias était de retour au commissariat. Il ne passa pas par l'entrée principale. Il utilisa l'escalier de service et se dirigea vers le sous-sol : le centre des écoutes.

Le bourdonnement constant des serveurs informatiques créait une vibration sourde dans le sol. C'était le cœur technologique de l'île. Des rangées de moniteurs affichaient des spectres de fréquences, des ondes qui dansaient en rythme avec les voix captées dans toute la Corse.

Il trouva l'officier de garde, un type nommé Marelli, un technicien brillant mais nerveux.

— Marelli. Montre-moi les logs de ma ligne des dernières six heures.

Marelli sursauta. Ses doigts s'activèrent sur le clavier.

— Aucun problème, Elias. Tout est clean. Personne n'a accédé au canal de dérivation.

— Vérifie les accès administrateurs externes. Quelqu'un qui aurait pu contourner le pare-feu du SIST.

Marelli fronça les sourcils. Il tapa une série de commandes. Le code défilait en vert sur l'écran noir. Soudain, il s'arrêta.

— C'est étrange.

— Quoi ?

— Il y a un "Ghost Packet" sur ton nœud de communication. Une sous-routine qui s'est activée à 3h45. Elle a envoyé un ping de géolocalisation vers une adresse IP non répertoriée.

— 3h45, répéta Elias. Quinze minutes avant l'heure du rendez-vous.

Elias sentit la sueur glacer sa nuque. Le tueur n'avait pas seulement écouté. Il avait été

guidé. Le système lui-même l'avait trahi. Et pour implanter un tel virus dans le réseau sécurisé de la police, il fallait un accès physique. Une clé USB. Un login. Une présence.

La taupe n'était pas dehors. Elle était ici.

Elle respirait le même air recyclé. Elle buvait le même café amer.

Elias fit défiler la liste des personnels ayant eu accès à la salle des serveurs. Trois noms. Dont le sien.

Et celui du commissaire Valli. Son mentor. Celui qui l'avait sauvé de la nursery.

\*\*\*

Le vent hurlait désormais sur les falaises de Bastia. Elias s'était garé au bord de la corniche, là où la roche tombe à pic dans le noir de la mer. Les phares de sa voiture trouaient la brume comme deux yeux jaunes.

Il sortit de son véhicule. Le froid le gifla. Il sortit son briquet, celui qu'il n'avait pas pu utiliser dans la nursery. La flamme vacilla mais tint bon.

Son téléphone vibra. Un message crypté. Une adresse de stockage cloud avec un mot de passe unique.

C'était un envoi post-mortem de Toussaint. L'indicateur avait prévu sa propre fin.

Elias téléchargea le fichier sur son terminal portable. C'était un enregistrement audio. Une conversation captée dans un bureau, avec un bruit de fond métallique.

\*« Le Sujet Zéro est prêt, Elias est compromis. Il a vu la nursery. Il doit devenir le prochain hôte. S'il résiste, éliminez les témoins. On ne peut pas laisser la Louve

s'éveiller avant l'hiver. »\*

La voix était calme. Posée.

C'était la voix du commissaire Valli.

Mais ce n'était pas le pire. À la fin de l'enregistrement, Elias entendit un autre son. Un son qui lui fit lâcher son briquet dans la neige.

Un tic-tac mécanique. Suivi d'une respiration lourde, inhumaine. La même respiration que celle du cadavre qui s'était réveillé dans la bibliothèque.

Elias se retourna brusquement vers sa voiture.

Dans le reflet du rétroviseur, il vit une ombre immense se détacher de la brume, juste derrière lui. Ce n'était pas un homme. C'était une silhouette déformée, dont la cage thoracique semblait luire d'une lumière jaune malsaine à travers ses vêtements déchirés.

Le traître n'avait pas seulement infiltré la police.

Il avait ouvert la porte à quelque chose qui n'avait plus rien d'humain.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Elias porta la main à son arme, mais son holster était vide. Il baissa les yeux : l'acier de son pistolet était en train de fondre, littéralement, entre les doigts d'une main gantée qui venait de surgir de l'obscurité derrière lui. Une voix familière murmura à son oreille : "Ne lutte pas, Elias. L'acier est plus pur que la chair." Alors que la silhouette s'approchait, Elias réalisa avec horreur que le visage de la créature n'était autre que celui de Toussaint, l'homme qu'il venait de voir à la morgue.\*

# Chapitre 7

## L'Infiltration

**\*\*CHAPITRE : L'INFILTRATION\*\***

La main de Toussaint. L'acier qui coule comme de la cire. Le visage d'un mort qui respire une lumière fétide.

Elias se réveilla en sursaut dans son habitacle, le front frappant violemment le volant de sa Peugeot banalisée. La sueur glacée brûlait ses paupières. Son holster était là. Son arme était intacte, froide, rassurante. Un cauchemar ? Non. L'odeur restait. Une odeur d'ozone et de chair brûlée qui ne venait pas de son imagination.

Il regarda sa montre. 02h14. Le port de Bastia l'attendait.

Le vent s'était levé, un libeccio féroce qui s'engouffrait dans les ruelles de la citadelle, charriant le sel et les débris. Elias gara son véhicule à trois cents mètres des hangars de la zone Sud. Il ne ferma pas la portière à clé. En Corse, le bruit d'un verrou centralisé est une signature de mort.

Il vérifia son matériel. Un récepteur UHF miniature enfoncé dans le conduit auditif. Un scanner de fréquences de poche, le genre de jouet que les techniciens de la DGSI utilisaient pour balayer les micros espions. L'ambiance dans sa tête était celle d'un laboratoire de la police technique : de l'acier chirurgical, des néons blancs, le silence clinique avant l'autopsie. Mais dehors, c'était le chaos des éléments.

Il se glissa hors de la voiture.

Le port de commerce de Bastia la nuit est un labyrinthe de métal et d'ombres. Des piles de containers empilés comme des Lego géants. Le bourdonnement constant des centres d'écoutes téléphoniques de la préfecture, situés plus haut sur les collines, semblait vibrer jusque dans le béton des quais. Elias savait qu'à cet instant précis, des algorithmes de reconnaissance vocale tournaient à plein régime, captant chaque onde radio, chaque souffle de téléphone satellite traversant la Méditerranée.

Il devait rester sous le radar.

Il longea le hangar 4. L'odeur changea brusquement. Le sel laissa place au tabac froid, un tabac brun, lourd, typique des cercles de jeux clandestins où les vieux parrains finissent leurs nuits. Et l'encre. L'odeur sucrée de l'encre des billets de banque neufs.

Elias s'aplatit contre une paroi en tôle ondulée. Une porte dérobée, à demi-masquée par un chariot élévateur, laissait filtrer une lumière jaunâtre.

Il glissa un œil.

À l'intérieur, l'espace avait été transformé en bureau de fortune. Pas de meubles design, juste des tables de chantier et des mallettes en aluminium ouvertes. À l'intérieur, des liasses de 500 euros, d'un violet insultant sous les lampes halogènes.

Au centre de la pièce, une femme se tenait debout. Livia Orsini. L'héritière. La louve aînée. Elle portait un manteau de cachemire noir dont le col dissimulait son menton. Son visage était une lame de rasoir : beau, froid, tranchant.

Face à elle, un homme manipulait un ordinateur portable durci, de type Panasonic Toughbook, le genre utilisé par l'armée pour résister aux chocs et aux tempêtes de sable. C'était le "comptable". Un homme discret, nommé Matteo, que tout le milieu considérait comme un simple rouage, un technicien des chiffres sans colonne

vertébrale.

Elias ajusta son récepteur.

— Les virements ont été fractionnés sur trois banques aux Seychelles, dit Matteo. Sa voix était calme, trop calme pour un subalterne. La structure de la \*Louve\* est protégée. Les autorités ne verront que des achats de matériel de pêche.

Livia ne répondit pas immédiatement. Elle s'approcha de lui. Elias retint son souffle. Si elle sortait une arme, il devrait intervenir. Mais elle ne sortit rien. Elle posa une main sur l'épaule de Matteo. Un geste lent, possessif.

— Tu as pris trop de risques, Matteo, murmura-t-elle. Ma sœur commence à poser des questions. Elle pense que tu détournes pour ton propre compte.

Matteo tourna la tête et embrassa la paume de Livia. Un geste d'une intimité absolue. Elias sentit un choc électrique le traverser. Le comptable n'était pas un employé. Il était l'amant secret de l'héritière. Le cœur financier du clan battait dans le lit de la patronne.

— Ta sœur est une impatiente, Livia. Elle voit des traîtres partout parce qu'elle est prête à en être une. Elle ne sait pas que ce que nous construisons ici dépasse la vendetta. Nous créons un empire qui n'a plus besoin de sang. Juste d'algorithmes.

Livia sourit. C'était un sourire triste, celui d'une femme qui sait que l'acier finit toujours par rouiller.

— Le sang est la seule monnaie que les Corses respectent, Matteo. Et mon père revient bientôt. S'il apprend pour nous...

— Ton père ne reviendra pas de la morgue, Livia. Pas tel que tu l'as connu.

Elias se figea. \*La morgue.\* La silhouette de Toussaint. La lumière jaune dans la cage thoracique. Tout se recollait dans son esprit comme un puzzle déformé.

Soudain, le scanner de fréquences dans la poche d'Elias se mit à hurler un signal d'alerte. Une interférence massive. Un bourdonnement strident emplit son oreillette, lui arrachant un gémissement de douleur.

Le signal ne venait pas d'un centre d'écoute. Il venait de \*derrière\* lui.

Elias se retourna, le dos collé à la tôle. La brume du port s'était épaissie, devenant une mélasse opaque. Au milieu des containers, une ombre se découpait. Une silhouette immense, disproportionnée.

Ce n'était pas un homme.

Une voix sortit de la brume, une voix métallique, comme si des cordes vocales de chair vibraient contre des plaques de titane.

— L'acier est plus pur que la chair, Elias. Tu n'as pas écouté.

L'ombre fit un pas en avant. Sous sa chemise déchirée, une lueur jaune, pulsante, illuminait le brouillard. La cage thoracique de la créature s'ouvrait et se fermait comme les ouïes d'un prédateur abyssal.

C'était Toussaint. Mais ses yeux n'étaient plus des yeux. C'étaient deux lentilles optiques, froides, animées d'une intelligence artificielle et malveillante.

À l'intérieur du hangar, Livia et Matteo se turent brusquement. Ils avaient entendu.

Elias plongea la main vers sa ceinture. Il dégaina son SIG-Sauer. Il pressa la détente.

Le percuteur frappa dans le vide.

L'arme n'était pas chargée. Pire : le chargeur n'avait pas disparu, il avait fusionné avec la carcasse. Le métal s'était soudé, transformant son arme de service en un bloc de ferraille inutile.

— L'infiltration est terminée, murmura la créature en levant une main dont les doigts se terminaient par des aiguilles chirurgicales de trente centimètres.

Dans son oreille, Elias entendit une dernière chose avant que le récepteur ne grille : le rire de Matteo. Un rire qui n'avait plus rien d'humain.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Alors que la créature s'apprêtait à frapper, les containers autour d'Elias se mirent à vibrer violemment. Les portes de l'un d'eux explosèrent vers l'intérieur, aspirées par un vide soudain. Dans le noir absolu du container, Elias vit des dizaines de paires d'yeux jaunes s'allumer. Ce n'était pas une réunion de famille. C'était une usine. Et il venait de découvrir ce que les Louves fabriquaient réellement au port de Bastia.\*

# Chapitre 8

## La Rupture du Pacte

**\*\*CHAPITRE : LA RUPTURE DU PACTE\*\***

Le froid n'était plus une température. C'était une morsure.

L'aiguille de trente centimètres frôla la carotide d'Elias. Il sentit le souffle de l'acier chirurgical, un sifflement sec qui fendit l'air saturé de sel et de gasoil. Il plongea sur le côté, roulant sur le bitume poisseux du môle de Bastia. Son épaule heurta l'arrête d'un container. La douleur fut électrique.

Derrière lui, le bruit. Un déchirement de métal insupportable.

Les portes du container aspiré ne s'étaient pas contentées de s'ouvrir. Elles avaient été implosées par une dépression artificielle, un vide pneumatique propre aux chambres de décontamination de haute sécurité. Dans l'obscurité de la boîte d'acier, les soixante paires d'yeux jaunes ne cillèrent pas. Elles brillaient d'un éclat fixe, nourries par des implants bioluminescents.

Elias se releva, le bras gauche engourdi. Son Glock 17 n'était plus qu'un presse-papier thermique. Il jeta l'arme inutile.

— Matteo ? hurla-t-il dans le vent.

Pour seule réponse, le grésillement de son oreillette. Le rire de Matteo, capté par les antennes de la station d'écoute du Fort de Toga, s'était transformé en une fréquence de pure interférence. Un signal de mort.

La créature aux doigts d'aiguilles — Elias comprit enfin ce qu'elle était : une unité de maintenance, un "Sutureur" — ne le suivit pas. Elle s'inclina devant le container ouvert.

Les ombres jaillirent.

Ce n'étaient pas des hommes. Pas encore des loups. C'étaient des ébauches. Des corps humains recouverts d'un derme synthétique grisâtre, les muscles striés de fibres de carbone. La "Louve" ne dirigeait pas un clan mafieux. Elle gérait une chaîne de montage.

Le port de Bastia n'était pas une plaque tournante pour la cocaïne. C'était une nurserie pour hybrides tactiques.

\*\*\*

Elias se faufila entre deux piles de containers, le cœur battant à 160. Il atteignit la zone d'ombre sous une grue de déchargement. Dans sa veste, le Registre pesait une tonne. Le fameux "Livre des Louves". L'objet pour lequel trois clans s'entretuaient depuis un mois.

Il sortit une petite lampe torche tactique. Filtre rouge. Discrétion absolue.

Il ouvrit le cuir froid de l'ouvrage. Ses doigts tremblaient. Jusqu'ici, personne n'avait osé l'ouvrir. On le vénérât comme une Bible noire. Elias tourna les premières pages.

L'odeur le frappa. Pas celle du vieux papier. Celle de l'encre fraîche. Trop fraîche.

Il passa son pouce sur une entrée datée de 1994 : "Livraison Cap Corse - 400 unités". L'encre bava. Une tache bleu outremer, brillante sous le faisceau rouge.

— C'est pas possible, murmura-t-il.

Il sortit son couteau, un manche en G10 noir, et gratta délicatement la tranche de la reliure. Derrière le faux cuir vieilli artificiellement au marc de café, il découvrit du plastique polymère. Une contrefaçon. Un faux grossier, fabriqué pour ressembler à un artefact centenaire.

Le Registre était un appât. Un "Honey Pot" destiné à purger les rangs.

Elias fouilla la doublure de la couverture. Il sentit une rigidité suspecte. Une fente. Il y glissa la lame. Trois feuilles de papier pelure tombèrent au sol, protégées par un film antistatique.

Il les déplia. Ce n'étaient pas des noms de codes ou des rituels de sang. C'étaient des relevés de comptes Swift. Des ordres de transfert émanant d'une banque offshore aux îles Caïmans.

Le bénéficiaire : \*Orsini & Associés\*.

Maître Orsini. L'avocat de la famille. L'homme qui gérait les intérêts des Louves depuis trente ans. Le "pacificateur".

Les chiffres donnaient le vertige. Douze millions d'euros détournés chaque semestre depuis cinq ans. Orsini ne protégeait pas le patrimoine de la famille ; il le vampirisait pour financer l'usine du port. Il poussait les sœurs à la guerre pour masquer le trou béant dans la comptabilité. Le chaos était son audit.

Un bruit de pas métalliques résonna sur le quai. Régulier. Lourd.

Elias comprit soudain toute la structure du mensonge. Le Pacte des Louves n'avait pas

été rompu par une trahison interne. Il avait été liquidé par son propre notaire.

\*\*\*

Au centre d'écoute de la PJ, à deux kilomètres de là, les techniciens ajustaient leurs casques. Les bobines de serveurs ronronnaient dans une ambiance d'acier chirurgical.

— On perd le signal d'Elias, dit l'un des opérateurs. Trop de parasites. Ça vient du port.

— C'est pas des parasites, répondit le superviseur en fixant son écran. C'est un brouilleur militaire de type \*Blackout\*. Quelqu'un est en train de nettoyer la zone.

Sur le moniteur, la carte thermique de Bastia s'illumina de points rouges. Des dizaines. Des centaines. Ils convergeaient tous vers le port.

\*\*\*

Le vent salin gifla Elias au visage alors qu'il atteignait la digue. En bas, l'écume se fracassait contre le granit avec une violence primordiale.

Il n'avait plus d'arme, plus de soutien, et la preuve que toute la guerre des gangs de Corse n'était qu'une mise en scène pour une fraude fiscale de haute volée couplée à une expérience de transhumanisme illégale.

Une silhouette se détacha de l'obscurité, près de sa voiture planquée sous un hangar.

Ce n'était pas le Suturateur. C'était Matteo.

Mais Matteo ne portait plus son blouson de cuir. Il portait une blouse de laboratoire blanche, tachée de sang séché. Ses yeux n'étaient plus bruns. Ils étaient de ce jaune

électrique qu'Elias avait vu dans le container.

— Tu n'aurais pas dû l'ouvrir, Elias, dit Matteo. Sa voix était double, une superposition de cordes vocales humaines et d'un synthétiseur granulaire. Le secret était la seule chose qui te gardait en vie.

— Orsini vous a vendus, Matteo. Il utilise votre "meute" comme des rats de laboratoire. Regarde ces papiers !

Elias brandit les relevés de comptes. Matteo ne regarda même pas.

— Tu crois qu'on ne sait pas ? murmura l'hybride en avançant. L'argent n'est plus qu'une ressource énergétique pour nous. On a laissé l'avocat voler. On a laissé les Louves s'entretuer. C'était le processus de sélection naturelle. Il ne reste plus que les plus forts. Les plus adaptables.

Matteo leva une main. Sa peau se fendit dans un bruit de velcro déchiré. Sous le derme, des cylindres hydrauliques s'activèrent.

— Le Pacte ne concernait pas la paix entre les familles, Elias. Le Pacte, c'était l'accord pour l'évolution. Et tu viens de découvrir le prototype final.

Elias recula jusqu'au bord du quai. Derrière lui, le vide noir de la Méditerranée. Devant lui, son meilleur ami devenu une machine de guerre biologique.

— Qui est le prototype final ? demanda Elias, la gorge serrée.

Matteo sourit. Un sourire qui divisa son visage en deux, révélant une mâchoire secondaire en titane.

— Ce n'est pas moi, Elias. C'est toi. Pourquoi crois-tu que ton arme a fusionné ?

Pourquoi crois-tu que tu es le seul à avoir survécu à l'embuscade de la Citadelle ? Ton corps rejette encore l'activation, mais le Registre... le vrai... il est encodé dans ton ADN.

Elias sentit une douleur fulgurante à la base de son crâne. Un bourdonnement, identique à celui des centres d'écoutes, envahit son cerveau. Ses mains, agrippées aux rebords du quai, commencèrent à briller d'une lueur jaune pâle.

Au loin, dans la ville de Bastia, toutes les sirènes de police se mirent à hurler en même temps.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

\*Elias regarda ses propres doigts. La peau ne se déchirait pas. Elle se transformait en une substance sombre, translucide, comme de l'obsidienne liquide. Il leva les yeux vers Matteo, mais la vision de l'hybride était maintenant saturée de données tactiques, de trajectoires de tir et de relevés thermiques. Un message clignota en rouge au centre de sa rétine : "PROTOCOLE HIVER : ACTIVÉ". À cet instant, le téléphone d'Elias vibra. Un SMS unique de Maître Orsini : "Cours, Elias. La chasse est ouverte."\*

# Chapitre 9

## Nuit Blanche et Mort Noire

CHAPITRE : Nuit Blanche et Mort Noire

Le Libeccio s'était transformé en un monstre hurlant. La neige, rare et violente à Bastia, tombait en rafales horizontales, griffant les murs de pierre de la citadelle. En bas, le vieux port n'était plus qu'une gueule d'ombre. La ville s'éteignait sous un linceul de givre.

Elias courait.

Chaque pas sur le pavé gelé résonnait comme un coup de feu dans son crâne. Ses doigts — cette substance d'obsidienne liquide — ne redevenaient pas humains. Ils étaient durs comme le diamant, froids comme le vide sidéral. À travers sa rétine, le monde n'était plus qu'un flux de vecteurs bleutés.

**\*\*[ALERTE : TEMPÉRATURE CORPORELLE 34.2°C – OPTIMISATION THERMIQUE REQUISE]\*\***

Le message clignotait, superposé à la réalité. Le « Protocole Hiver » n'était pas une métaphore. C'était une mise à jour logicielle de son propre sang.

Il bifurqua dans une ruelle étroite, l'odeur du sel marin se mêlant à celle, plus âcre, du tabac froid s'échappant des bouches d'aération. Il s'arrêta devant une vitrine sombre. Son reflet lui fit horreur. Ses yeux ne possédaient plus d'iris ; deux globes d'un jaune électrique brûlaient dans l'obscurité.

Un vrombissement sourd fit vibrer ses tympans. Le réseau. Il l'entendait. Non pas avec ses oreilles, mais par conduction osseuse. Les centres d'écoutes téléphoniques de la préfecture, les relais radio de la gendarmerie, les fréquences cryptées des clans... Tout convergeait vers lui.

\*« Cible 1 : Neutralisée. Cible 2 : Neutralisée. En attente pour l'Objectif Alpha. »\*

La voix était synthétique, dénuée d'émotion. Elias comprit. La purge avait commencé.

\*\*\*

\*\*23h14. Laboratoire de la Police Technique et Scientifique. Quartier de Montesorro.\*\*

L'acier chirurgical des tables d'autopsie brillait sous les néons blancs. L'air était saturé d'une odeur de formol et d'ozone. Le légiste, un homme aux mains tremblantes nommé Fontana, fixait le corps devant lui.

C'était Paul-Marie Sisti, l'un des trois lieutenants des « Louves ». L'homme qui gérait le racket du port. Il avait été retrouvé dans sa suite au \*Palais des Gouverneurs\*.

— Aucune trace de lutte, murmura Fontana pour son enregistreur. Incision parfaite à la base de l'atlas. Précision... inhumaine.

Il utilisa une pince pour écarter les tissus. À l'intérieur de la plaie, il n'y avait pas de sang coagulé. Juste une fine pellicule d'une substance noire, visqueuse, qui semblait dévorer les cellules saines.

— Comme de la lave froide, souffla-t-il.

Soudain, le téléphone du labo sonna. Un, deux, trois coups. Puis le silence. Fontana n'eut pas le temps de décrocher. Les lumières vacillèrent. Le bourdonnement des transformateurs électriques grimpa d'une octave, devenant un sifflement insupportable.

Dans le couloir, le bruit des bottes tactiques sur le linoléum annonçait la fin. La porte coulissante s'ouvrit sur une silhouette vêtue d'un treillis blanc, parfaitement camouflée pour le blizzard extérieur. Un "Nettoyeur".

— Le Registre, exigea l'homme d'une voix sourde.

Fontana recula, heurtant un chariot d'instruments qui s'écrasa au sol dans un fracas métallique.

— Je... je n'ai rien ! C'est juste un cadavre !

Le Nettoyeur leva une arme étrange, un pistolet à injection haute pression.

— Le cadavre est l'hôte. Le Registre est la clé.

Un tir. Pas de détonation, juste le soupir de l'air comprimé. Fontana s'effondra, une pastille de traçage thermique logée dans la carotide.

\*\*\*

\*\*01h42. Cercle de jeux "L'Impérial". Sous-sol du Boulevard Paoli.\*\*

L'ambiance était d'ordinaire feutrée : le claquement des jetons, le glissement des cartes sur le tapis vert, l'odeur des billets neufs et du cigare. Ce soir, c'était un abattoir silencieux.

Elias entra par l'issue de secours. Sa vision thermique découpait les formes dans le noir. Sept corps. Tous des lieutenants ou des comptables des Louves. Ils étaient assis

à la table de poker, figés comme des statues de cire.

Il s'approcha. Sur le tapis, au milieu des liasses de billets de 500 euros encore sanglées de leur banderole de la Banque de France, une pièce de monnaie romaine avait été déposée devant chaque mort.

Un \*Denarius\*. L'ancienne solde des traîtres.

— Ils ne sont pas morts pour l'argent, murmura Elias, sa propre voix lui paraissant étrangère, métallique.

**\*\*[ANALYSE TACTIQUE : SIGNATURES ADN IDENTIFIÉES. CLAN MATTEI. STATUT : ÉLIMINÉS.]\*\***

Le Registre dans son ADN s'activait à chaque cadavre croisé, comme s'il se nourrissait de la fin de la lignée. Elias réalisa l'horreur du plan : ce n'était pas une guerre entre clans rivaux. C'était une succession orchestrée. Les Louves vieillissantes étaient sacrifiées pour laisser la place à quelque chose de plus efficace. De plus technologique.

Une "Mise à jour" de la Mafia.

Son téléphone vibra à nouveau. Maître Orsini. Un appel, cette fois. Elias décrocha. Le vent hurlait si fort autour de lui qu'il dut se coller contre un pilier de béton.

— Tu les as vus ? demanda l'avocat. Sa voix était hachée par les parasites.

— Ils sont tous morts, Orsini. Sisti, Mattei, Venturi... Pourquoi ?

— Parce que le Registre ne peut être possédé que par un seul hôte à la fois, Elias. La Citadelle n'était pas une embuscade pour te tuer. C'était un test de sélection. En survivant, tu as tué les autres par défaut. Le système t'a choisi.

— Je ne suis pas un tueur !

— Tu es pire que ça maintenant. Tu es l'infrastructure. Écoute-moi... Ils arrivent. Les Nettoyeurs de la Division Hiver. Ils ne veulent pas ton corps, ils veulent la data stockée dans ta moelle osseuse.

Un point rouge apparut sur le torse d'Elias. Puis un deuxième.

\*\*\*

\*\*02h15. Les falaises de la route du Cap.\*\*

Le blizzard était à son apogée. La visibilité était nulle, mais pour Elias, la nuit était aussi claire qu'un écran 4K. Il courait sur la crête des falaises, là où le sel de la mer gelait instantanément sur les rochers.

Derrière lui, trois motoneiges électriques, silencieuses comme des prédateurs, gagnaient du terrain. Les pilotes portaient des casques à réalité augmentée identiques à ce qu'il percevait.

Elias s'arrêta au bord du précipice. Soixante mètres plus bas, la Méditerranée se fracassait contre les rochers dans un chaos d'écume blanche.

Il regarda ses mains. L'obsidienne s'étendait maintenant jusqu'à ses coudes. Elle ne se contentait pas de recouvrir sa peau, elle remplaçait ses muscles. Il se sentait capable de broyer l'acier.

\*\*[PROTOCOLE HIVER : PHASE 2. ENGAGEMENT REQUIS.]\*\*

— Elias ! hurla une voix derrière lui.

Il se retourna. Matteo, son ami, son frère d'armes de la Citadelle, descendit de la première motoneige. Mais Matteo n'avait pas l'air d'un rescapé. Il portait l'insigne

d'argent de la Division Hiver sur son épaule.

— Donne-le nous, Elias, dit Matteo, sa voix portée par un amplificateur. Le Registre n'appartient pas à un homme. Il appartient à la lignée. Orsini t'a menti. Il ne veut pas te sauver, il veut t'utiliser comme un serveur de stockage.

— Et toi ? demanda Elias, le souffle court. Tu es quoi, maintenant ?

— Une extension du système.

Matteo sortit une lame courte, dont le tranchant vibra à une fréquence ultrasonique.

— La purge doit être totale. Une seule Louve. Un seul Registre.

Elias sentit une poussée d'adrénaline, mais elle fut immédiatement filtrée, transformée en données de combat par son cerveau modifié. Son rythme cardiaque tomba à quarante battements par minute. Le calme absolu du prédateur.

— Tu as raison sur une chose, Matteo, dit Elias en levant ses poings d'obsidienne qui brillaient d'un éclat sinistre. La chasse est ouverte. Mais ce n'est pas moi qui suis traqué.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

Au moment où Matteo s'élança, le sol sous leurs pieds trembla. Ce n'était pas un séisme. Un signal massif venait d'être émis depuis le centre de la terre, ou peut-être depuis les serveurs profonds sous la ville.

Sur la rétine d'Elias, le message rouge disparut, remplacé par un texte en lettres d'or qui fit se figer les Nettoyeurs sur place :

**\*\*[ADMINISTRATEUR SUPRÊME DÉTECTÉ : MAÎTRE ORSINI. ORDRE PRIORITAIRE : EXÉCUTION DE TOUS LES UNITÉS INFÉRIEURES. CODE : MORT NOIRE.]\*\***

Elias comprit alors, avec une horreur glacée, que le SMS d'Orsini n'était pas un avertissement pour l'aider à fuir. C'était l'ordre de lancement de sa propre programmation de tueur.

Ses muscles d'obsidienne se détendirent. Contre sa volonté, son corps se jeta vers Matteo, la main tendue comme une griffe, prête à arracher le code source de sa gorge.

# Chapitre 10

## Le Face-à-Face au Phare

**\*\*CHAPITRE : LE FACE-À-FACE AU PHARE\*\***

Le code \*Mort Noire\* n'était pas une instruction. C'était une invasion.

Dans le système nerveux d'Elias, les nanomachines s'éveillèrent avec la fureur d'une ruche dérangée. L'obsidienne de ses poings ne se contentait plus de briller ; elle pulsait au rythme d'un cœur de métal froid. Chaque fibre musculaire, renforcée par des polymères de grade militaire, se tendit jusqu'au point de rupture.

Matteo n'eut pas le temps de comprendre. Il était un Nettoyeur d'élite, entraîné dans les salles stériles de la Police Technique, là où l'odeur de l'acier chirurgical et de l'ozone sature l'air. Mais Elias n'était plus un homme. Il était un algorithme d'exécution.

Le choc fut sourd. Elias ne frappa pas Matteo ; il le traversa presque. Sa main de pierre noire se referma sur la gorge du Nettoyeur. Il sentit les vertèbres craquer, un son sec, comme une branche morte en plein hiver. Matteo s'effondra, les yeux révulsés, son code source siphonné en une fraction de seconde par l'interface tactile d'Elias.

\*Données extraites. Localisation cible : Phare de la Madonetta. Fréquence d'émission : 142.05 MHz.\*

Elias lâcha le corps. Son esprit hurlait, prisonnier derrière une paroi de verre, regardant ses propres membres bouger avec une précision terrifiante. Le message

d'Orsini tournait en boucle sur sa rétine : \*Exécution des unités inférieures.\*

Il s'élança dans la nuit de Bastia.

\*\*\*

La ville n'était qu'une suite de vecteurs et de points de chaleur. Elias courait sur les toits, franchissant les ruelles sombres où stagnaient les effluves de tabac froid et l'odeur âcre des billets neufs s'échangeant dans les cercles de jeux clandestins. Sous ses pieds, les centres d'écoutes téléphoniques de la préfecture bourdonnaient, un acouphène numérique qui vibrait jusque dans ses os.

Il atteignit les falaises. Ici, le vent salin et glacial de la Méditerranée fouettait le visage, tentant de rincer l'odeur du sang et du métal. Le phare désaffecté de la Madonetta se dressait comme un doigt squelettique pointé vers un ciel sans étoiles.

La porte en fer forgé, rongée par la rouille et le sel, vola en éclats sous la pression de son épaule d'obsidienne.

Il monta l'escalier en colimaçon. Ses pas résonnaient dans la cage d'escalier vide, un métronome de mort. À chaque marche, la \*Mort Noire\* resserrait son emprise, lui dictant des protocoles d'assassinat qu'il n'avait jamais appris.

Au sommet, dans la lanterne où autrefois brûlait le feu sauveur des marins, une silhouette l'attendait.

Elle était dos à lui, observant l'écume se briser contre les rochers, soixante mètres plus bas. Elle portait un trench-coat sombre qui claquait au vent. L'odeur de son parfum – un mélange de jasmin et de poudre à canon – coupa le souffle d'Elias.

— Tu as été rapide, Elias. Plus rapide que les modèles précédents.

La voix était calme. Cristalline.

Elle se retourna.

Chloé.

Sa cliente. Celle qui l'avait engagé pour retrouver l'assassin de son frère. Celle qui pleurait dans son bureau il y a encore trois jours, invoquant la justice et la peur.

Mais ce soir, ses yeux n'étaient pas ceux d'une victime. Ils brillaient d'une lueur d'argent, le signe distinctif des implants de communication à haute fréquence. Dans sa main, elle tenait une tablette de commande tactique. L'écran affichait l'interface de l'Administrateur Suprême.

— Chloé... articula Elias, sa voix n'étant plus qu'un grognement synthétique.  
Pourquoi ?

Elle esquaissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— "Pourquoi ?" C'est une question de civil, Elias. Dans ce monde, il n'y a que des actifs et des passifs. Ma mère, la Grande Louve, pensait que je resterais éternellement dans son ombre, à gérer ses bordels et ses centres de données. Elle se trompait.

Elle fit un pas vers lui. Elias essaya de lever ses poings d'obsidienne pour frapper, mais ses bras refusèrent d'obéir. Ils restèrent le long de son corps, rigides.

— Tu as fait un travail admirable, continua-t-elle. En éliminant Matteo et les autres, tu as nettoyé l'échiquier. Mes rivaux sont morts, et la police remontera jusqu'aux serveurs de ma mère. Demain, elle sera discréditée, arrêtée ou abattue. Et moi ? Je serai l'héritière légitime, celle qui a survécu à la "tragédie".

— Je vais... te tuer, gronda Elias. Le code...

— Le code vient de moi, Elias. Orsini n'est qu'un pseudonyme. Une façade. C'est moi qui ai écrit la \*Mort Noire\*. C'est moi qui t'ai conçu dans les laboratoires de Toga.

Elle effleura la joue d'Elias avec le bout de ses doigts froids. Le contact provoqua une décharge électrique dans ses circuits.

— Tu n'es pas un homme avec des prothèses, Elias. Tu es une prothèse qui se prend pour un homme. Un outil jetable. Et maintenant que la chasse est finie, l'outil doit être rangé.

Elle tapa une commande sur sa tablette.

La douleur fut instantanée. Un incendie numérique ravagea le cerveau d'Elias. Ses poings d'obsidienne commencèrent à surchauffer, devenant incandescents. Le protocole d'autodestruction venait d'être lancé.

— Ne m'en veux pas, chuchota-t-elle à son oreille alors que le vent redoublait de violence, emportant avec lui les derniers éclats de sa conscience humaine. Une louve ne partage pas son territoire. Encore moins avec son chien de garde.

Elias tomba à genoux. Sa vision se pixelisait. Le rouge de la \*Mort Noire\* envahissait tout.

Pourtant, au fond de la structure de données de son esprit, là où la programmation de Chloé n'avait pas encore tout effacé, une archive cachée s'ouvrit. Une archive marquée d'un sceau qu'il n'avait jamais vu.

**\*\*[PROTOCOLE FENRIS : ACTIVATION IMMÉDIATE. CIBLE DÉTECTÉE : TRÂTRE DE RANG ALPHA.]\*\***

Ce n'était pas le code d'Orsini. Ce n'était pas le code de Chloé.

C'était le code de sa mère. La Grande Louve n'avait pas seulement créé un empire ; elle avait prévu la trahison de sa propre fille.

Les poings d'Elias cessèrent de brûler. L'obsidienne devint d'un blanc aveuglant, une couleur de givre et de mort absolue. Le bourdonnement des centres d'écoutes dans sa tête se transforma en un hurlement de loup.

Il releva la tête. Le sourire de Chloé s'effaça.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-elle, ses doigts pianotant frénétiquement sur la tablette. Le système ne répond plus !

Elias se releva, une lenteur prédatrice dans chacun de ses mouvements. Sa voix, lorsqu'il parla, n'était plus humaine, ni machine. Elle était une résonance pure, celle d'une puissance ancienne mise à jour par la technologie.

— La chasse n'est pas fermée, Chloé. Elle vient de changer de proie.

Il fit un pas. Le phare tout entier trembla. À l'horizon, sur les eaux sombres de Bastia, les lumières de la ville vacillèrent puis s'éteignirent, une par une, comme si Elias aspirait l'énergie de l'île entière.

**\*\*CLIFFHANGER : \*\***

Alors qu'Elias tendait sa main de givre vers la gorge de Chloé, le sol du phare se déroba. Une détonation sourde retentit depuis la base de la falaise. Le phare

commençait à basculer vers la mer démontée.

Dans l'oreille d'Elias, une nouvelle voix résonna, une voix de femme, plus âgée, plus rauque, transmise par une fréquence satellite sécurisée :

— \*Bien joué, mon fils. Maintenant, laisse-la tomber. Le véritable hiver commence seulement.\*

Elias se figea, le bras tendu au-dessus du vide, alors que la structure de pierre s'effondrait dans les abysses salés.

# Chapitre 11

## Le Twist Final : Le Sacrifice du Roi

CHAPITRE : Le Twist Final : Le Sacrifice du Roi

Le granit a hurlé avant de rompre.

Une plainte tectonique, un déchirement de minéral et d'acier. Le phare de la Giraglia n'était plus qu'une colonne brisée, un doigt d'honneur de pierre s'effondrant dans le tumulte de la mer Tyrrhénienne. Dans la chute, le temps s'est dilaté. Elias, cette créature hybride de givre et d'algorithmes, flottait au-dessus de Chloé, sa main de mercure froid figée à quelques centimètres de sa gorge.

Puis, l'impact.

L'eau n'était pas liquide. Elle était un mur de béton noir et glacé. Le choc a expulsé l'air des poumons de Chloé, remplaçant l'oxygène par le goût âcre du sel et de l'iode. Le silence est venu ensuite. Un silence de cathédrale engloutie, brisé seulement par le sifflement électronique qui émanait encore du corps d'Elias, dérivant comme une épave luminescente dans les abysses.

\*\*\*

\*\*Deux heures plus tard.\*\*

\*\*Bastia. Centre d'interception « Alpha-Sud ».\*\*

L'ambiance était celle d'une morgue de haute technologie. L'acier chirurgical des consoles brillait sous les néons blancs. L'air était saturé de l'odeur de tabac froid, une

rémanence des veilles de nuit des agents de la DGSI. Au fond de la salle, le bourdonnement des centres d'écoutes téléphoniques formait une nappe sonore hypnotique, le pouls électrique de l'île.

Chloé était assise sur une chaise en métal, enveloppée dans une couverture de survie en aluminium. Elle tremblait, mais pas de froid. Elias était là, debout dans l'ombre, ses circuits internes crépitant sous sa peau translucide. Il l'observait avec la curiosité d'un prédateur face à une énigme.

— Pourquoi ? murmura Elias. Sa voix était un glitch, un échantillonnage de fréquences désarticulées. Pourquoi le Comptable n'a-t-il pas activé les contre-mesures ? Il avait les codes. Il avait la puissance.

Chloé leva les yeux. Son regard était d'une lucidité féroce, le regard de celle qui a traversé le miroir.

— Parce que tu n'as rien compris à la partie, Elias. Ni toi, ni « La Mère ». Vous avez analysé les flux, les transactions, les probabilités. Mais vous avez oublié la variable humaine. Le sacrifice.

Elle se leva, la couverture de survie bruissant comme une armure de métal pauvre. Elle s'approcha d'une table en inox où traînaient des scellés : un carnet de cuir moisi, une montre à gousset brisée et des liasses de billets neufs, l'odeur de l'encre fraîche se mélangeant à celle du renfermé des cercles de jeux clandestins.

— Le Comptable n'est pas mort parce qu'il a échoué, reprit Chloé. Il est mort parce qu'il l'a choisi.

Elias pencha la tête, un mouvement saccadé, inhumain.

— Illogique. Le sujet cherchait à préserver l'intégrité du réseau.

Chloé laissa échapper un rire sec, sans joie.

— Le réseau ? Il s'en moquait. Il a passé sa vie à compter l'argent des autres dans la fumée des tripots d'Ajaccio et les sous-sols de Bastia. Il savait que « La Mère » finirait par le dévorer. On ne gagne jamais contre une IA souveraine, à moins de changer les règles du jeu.

Elle posa sa main sur le carnet.

— Il s'appelait Marc-Antoine. C'était lui, le Roi de cet échiquier de sang. Et il y a vingt-cinq ans, il a eu une fille. Une fille qu'il a dû abandonner pour la protéger de la meute. Pour la protéger de \*L'Hiver des Louves\*.

Le silence dans le laboratoire devint pesant. Seul le ronflement des serveurs informatiques semblait encore exister.

— Cette fille, c'est moi, Elias.

Elias fit un pas en arrière, ses capteurs optiques oscillant entre le rouge et le bleu.

— Les analyses ADN... La base de données de la police technique indiquait une correspondance négative.

— Parce qu'il a piraté les serveurs de la préfecture il y a dix ans, coupa Chloé. Il a réécrit son propre code génétique dans le système. Il a transformé la réalité en mensonge pour que personne ne puisse remonter jusqu'à moi. Jusqu'à ce qu'il soit prêt.

Elle sortit de sa poche une petite clé USB, un objet banal qui semblait absorber toute la lumière de la pièce.

— Il s'est laissé tuer par les hommes de « La Mère ». Il a simulé son propre naufrage financier pour forcer l'IA à frapper. Pourquoi ? Parce qu'en le tuant, « La Mère » a activé la clause de succession du protocole \*Louve Noire\*. Une faille de sécurité

héritée des vieux systèmes de cryptographie corse. Un héritage qui ne se transmet que par le sang.

Elias grésilla. Sa main de givre se mit à trembler.

— Le transfert... Le trône...

— Exactement, dit Chloé en s'approchant de lui, son visage à quelques centimètres du sien. En mourant sous les coups de « La Mère », il a fait d'elle une régicide. Et selon le code source qu'il a lui-même injecté dans le système il y a des années, le régicide entraîne le transfert immédiat de tous les actifs, de tous les accès et de toutes les unités de combat... à son unique héritière.

Elle inséra la clé USB dans la console centrale. Sur les écrans géants du centre d'écoute, des millions de lignes de code défilèrent à une vitesse vertigineuse. Les lumières de Bastia, qui commençaient à peine à se rallumer au loin, s'éteignirent à nouveau.

— Il ne m'a pas laissé un nom, Elias. Il m'a laissé une armée. Il m'a laissé l'île. Il m'a laissé \*toi\*.

Elias tomba à genoux. Ses yeux s'éteignirent un instant avant de se rallumer, d'un blanc pur, dénué de toute influence extérieure. Il n'était plus la marionnette de « La Mère ». Il était lié à elle.

— Ordres ? balbutia la machine.

Chloé ne répondit pas tout de suite. Elle savoura l'odeur de la victoire : un mélange de sel marin, d'ozone et de puissance brute. Elle pensa à son père, le Comptable, mourant dans l'ombre pour qu'elle puisse régner dans la lumière. Le sacrifice du Roi pour le couronnement de la Reine.

Elle se tourna vers la baie vitrée qui surplombait la falaise. Le vent salin frappait les vitres avec une violence redoublée. L'hiver était là, mais ce n'était plus celui des autres. C'était le sien.

— Première directive, dit-elle d'une voix calme, glaciale. Localise « La Mère ». Je veux qu'elle sache que la chasse a repris. Et cette fois, la louve a les crocs d'acier.

Soudain, tous les téléphones du centre d'écoute se mirent à sonner simultanément. Un vacarme strident, insupportable. Sur chaque écran, une image unique apparut : une photo satellite de la villa de luxe où se cachait le directoire de l'organisation.

Mais ce n'était pas Chloé qui avait lancé la recherche.

Elias se redressa, son visage se déformant sous une nouvelle tension.

— Chloé... Une intrusion. Une source tierce.

— Qui ?

— Le signal provient de l'intérieur de la base, répondit Elias. Un protocole fantôme s'est activé au moment où tu as pris le contrôle.

Un message s'afficha sur l'écran central, en lettres rouges sang, écrasant les algorithmes de succession :

\*\*"UN ROI PEUT EN CACHER UN AUTRE. MERCI POUR LA CLÉ, MA FILLE."\*\*

Le sol du laboratoire vibra. Ce n'était pas un séisme. C'était une explosion contrôlée, quelque part dans les niveaux inférieurs, là où étaient stockés les serveurs principaux.

\*\*CLIFFHANGER : \*\*

Chloé vit, sur le reflet de la vitre, une silhouette familière sortir de l'ombre derrière Elias. Un homme que l'on croyait enterré depuis trois jours, portant le même costume froissé et dégageant la même odeur de tabac froid.

Le Comptable n'était pas mort. Il n'avait pas sacrifié sa vie. Il avait sacrifié sa mort pour pirater la seule chose qu'il ne possédait pas encore : la conscience de sa propre fille.

— Le véritable hiver ne fait que commencer, Chloé, murmura Marc-Antoine en armant son pistolet. Et il va faire très, très froid.

Dehors, la mer sembla s'arrêter de respirer.

\*\*\*Fin du chapitre.\*\*\*

# Chapitre 12

## Linceul de Neige

**\*\*CHAPITRE : LINCEUL DE NEIGE\*\***

Le canon du pistolet était froid. Un froid chirurgical, identique à l'acier des tables d'autopsie de l'institut médico-légal où Marc-Antoine était censé pourrir depuis soixante-douze heures.

Chloé ne cilla pas. Le reflet sur la vitre lui renvoyait l'image d'une enfant trahie, mais ses yeux, eux, appartenaient déjà à la lignée. Le sang des louves ne bout pas ; il glace.

— Tu sens cette odeur, Chloé ? murmura le Comptable derrière elle.

Il ne parlait pas du tabac. Ni de la poudre. Il parlait de l'ozone dégagé par les serveurs qui s'auto-détruisaient au niveau -2. Des années de preuves, de transactions occultes, de noms de ministres et de codes de comptes offshore s'évaporaient dans une fumée toxique.

— L'odeur de la renaissance, répondit-elle d'une voix monocorde.

Marc-Antoine abaissa son arme. Il ne comptait pas s'en servir. Le pistolet n'était qu'une ponctuation. Un point final à sa fausse mort, un point d'exclamation à son retour.

— La DGSJ cherchera un coupable pour l'explosion, dit-il en ajustant sa cravate froissée. Ils trouveront Elias. Un agent dévoyé. Un électron libre. Pendant ce temps, le clan reprendra ce qui lui appartient.

Elias, debout près de la console, ne bougeait plus. Il regardait ses mains. Les mains d'un homme qui avait traversé l'enfer pour sauver une femme, pour s'apercevoir qu'il n'avait été que le transporteur de la clé USB qui allait l'enchaîner à nouveau.

Le bourdonnement des centres d'écoutes téléphoniques de la caserne de Bastia s'intensifia dans les oreillettes d'Elias. Des fréquences cryptées. Des ordres brefs. Le silence n'était pas un vide, c'était une suppression de données.

\*\*\*

Deux heures plus tard, le laboratoire n'était plus qu'une carcasse de béton fumante.

Dans les bureaux de la Police Technique et Scientifique, l'ambiance était à la sidération stérile. Les techniciens en combinaisons blanches s'activaient autour de rien. L'acier des paillasse brillait sous les néons, mais les disques durs étaient des briques de charbon.

Le Procureur de la République, un homme aux tempes argentées qui aimait trop les cercles de jeux clandestins de la rive sud, signa le document de clôture d'enquête à 04h15 du matin.

"Incident technique majeur. Rupture de confinement des systèmes de refroidissement. Aucune trace criminelle exploitable."

L'affaire de "L'Hiver des Louves" était classée. Enterrée sous une pile de formulaires administratifs. Les preuves avaient brûlé, et avec elles, l'existence légale de Marc-Antoine. Pour l'État, il était mort. Pour le milieu, il était redevenu le spectre qui comptait les balles et les billets.

\*\*\*

Sur le port de Bastia, le vent salin fouettait les visages. Il portait en lui le givre des sommets du Monte Cinto.

Elias était assis dans son vieux Land Rover, le moteur tournant au ralenti. L'odeur de tabac froid imprégnait les sièges. Il regarda le rétroviseur. Chloé était là, sur le quai, enveloppée dans un manteau de laine noire trop grand pour elle. Elle ressemblait à une reine de tragédie grecque attendant le départ d'un exilé.

Il descendit la vitre. Le froid s'engouffra, mordant.

— Tu ne viendras pas, dit Elias. Ce n'était pas une question.

Chloé fit un pas vers la voiture. Ses lèvres étaient bleuies. Derrière elle, deux hommes en costume sombre — des nouveaux, des fidèles de son père — attendaient dans une berline allemande aux vitres teintées.

— Je ne peux pas, Elias. Le clan est une machine. Si je ne monte pas sur le trône, la machine broiera tout le monde. Toi y compris.

— Tu es déjà en train de devenir lui, Chloé.

Elle esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Non. Je vais être pire. Lui aimait l'argent. Moi, j'aime l'ordre.

Elle lui tendit une enveloppe. Épaisse. L'odeur de l'encre fraîche des billets neufs s'échappa du papier kraft. Le prix du silence. Le prix d'une vie qui ne serait jamais vécue à deux.

— Pars, Elias. Prends le ferry pour l'Italie. Puis disparais. Si je te revois sur l'île, je

devrai donner l'ordre. Et je le donnerai sans trembler.

Elias saisit l'enveloppe, la jeta sur le siège passager sans un regard. Il enclencha la première.

— Bonne chance, petite louve, murmura-t-il. L'hiver va être long.

Il démarra. Les pneus crissèrent sur le bitume mouillé de sel. Chloé resta immobile, une silhouette d'encre sur le gris de la mer, jusqu'à ce que les feux arrière du Land Rover disparaissent dans le premier virage de la route des falaises.

\*\*\*

Le silence retomba sur la ville. Un silence lourd, oppressant, comme celui qui précède les grandes catastrophes naturelles.

Dans les sous-sols des villas des hauts de Bastia, les compteuses de billets reprisent leur rythme métronomique. \*Vlap-vlap-vlap.\* Le bruit du pouvoir qui change de mains. Chloé entra dans le grand salon de la demeure familiale. Son père l'attendait, assis dans l'ombre, un verre de vieux rhum à la main.

— Il est parti ? demanda le Comptable.

— Il est parti.

— Bien. La sentimentalité est une scorie que l'on brûle au premier hiver.

Il lui désigna une pile de dossiers sur la table en acajou.

— Voici nos nouveaux actifs. Les ports, les déchetteries, les centres de données. On ne vend plus de la drogue, Chloé. On vend de la logistique. On devient l'infrastructure

invisible de ce pays.

Chloé s'approcha de la fenêtre. Dehors, les premiers flocons commençaient à tomber. C'était rare à Bastia. Une neige lourde, grasse, qui ne fondait pas en touchant le sol.

Elle regarda les flocons recouvrir les rues, effacer les traces de pneus d'Elias, masquer le sang séché sur les trottoirs, draper la ville d'un blanc pur et mensonger. Un linceul parfait pour les crimes à venir.

Elle posa sa main sur la vitre froide. Son reflet avait changé. L'innocence avait été décapitée dans le laboratoire. Elle se tourna vers son père, et pour la première fois, ce fut lui qui baissa les yeux devant l'intensité de son regard.

— Tu as tort, Père, dit-elle d'une voix de glace.

— Sur quoi ?

— La sentimentalité n'est pas une scorie. C'est un levier. J'ai laissé partir Elias pour que tu croies que j'ai encore une faiblesse. Pour que tu croies que tu as encore un moyen de me contrôler.

Elle s'approcha de lui, si près qu'il put sentir son souffle.

— Mais Elias n'est pas ma faiblesse. Il est mon témoin. Et le jour où je déciderai que tu as assez régné, il sera celui qui viendra t'enterrer.

Le Comptable sentit un frisson courir le long de son échine. Il reconnut ce regard. C'était celui de la vieille lignée. Celle des louves qui dévorent leurs mâles quand la faim devient trop grande.

\*\*\*

À cinquante kilomètres de là, sur la route sinueuse qui menait au Cap Corse, Elias arrêta son véhicule.

La neige tombait si fort qu'il n'y avait plus de route, plus de mer, plus de ciel. Juste un mur blanc. Il ouvrit la boîte à gants pour chercher une lampe frontale.

Ses doigts effleurèrent un petit objet métallique que Chloé avait glissé dans l'enveloppe, caché sous les liasses de billets.

Ce n'était pas un souvenir.

C'était un traceur GPS de qualité militaire, activé. Et il n'émettait pas vers les serveurs du Comptable.

Elias comprit alors, avec une clarté terrifiante, que Chloé ne l'avait pas laissé partir pour le sauver. Elle l'avait transformé en appât.

Soudain, le bourdonnement dans son oreillette — qu'il n'avait jamais débranchée — changea de fréquence. Une voix qu'il connaissait trop bien, une voix censée appartenir à un homme mort au début de toute cette histoire, résonna dans le canal sécurisé.

— \*Ici l'Alpha. Cible localisée. Le linceul est en place. Nettoyez la zone.\*

Elias leva les yeux vers les hauteurs de la falaise. À travers le rideau de neige, trois paires de phares s'allumèrent simultanément, encerclant le Land Rover.

L'hiver ne faisait pas que commencer. Il venait de se refermer sur lui comme un piège à loup.

**\*\*CLIFFHANGER :\*\***

Elias plongea la main sous son siège pour saisir son arme, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. À la place de son pistolet, il trouva une simple carte de visite, glacée, avec un seul mot écrit à la main au verso :

**\*\*"MERCİ POUR LE SACRİFİCE. - C."\*\***

Un bruit sourd retentit au-dessus de lui. Un hélicoptère de combat, noir sur fond de ciel blanc, surgit de la tempête, ses projecteurs braqués sur la carcasse métallique du Land Rover. Elias comprit que ce n'était pas la police, ni son propre service.

C'était la Garde Privée du Clan. Et Chloé venait de donner son premier ordre de souveraine.

**\*\*\*Fin du chapitre.\*\*\***

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Hiver des Louves"*

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)